

Les écritures ordinaires du journalisme

Communication prononcée dans le cadre du colloque
Les journalismes : réalités plurielles, éthique commune ?
Université d'Ottawa
9 mai 2010

William Spano
Laboratoire ELICO
Université Lyon 2

L'idée de cette communication part d'une question simple : Qu'est-ce qu'un agenda, un panneau d'affichage ou un même un échange de méls peuvent-ils nous apprendre du journalisme? La réponse à cette question n'est pas simple tant la connaissance que nous avons du journalisme se fait souvent par l'activité visible des professionnels des médias, à savoir un corpus de coupures de presse ou d'émissions audiovisuelles ou bien l'observation d'évènements « couverts » par les journalistes (conférence de presse, interview, etc.). Pourtant, le quotidien du journalisme renvoie aussi à des modalités de travail banales qui structurent la production de l'information et qui cristallisent bien des routines et des normes de travail. C'est la raison pour laquelle je me suis intéressé aux écrits ordinaires du travail journalistique rédigés dans le cadre de l'activité professionnelle, mais qui ne sont pas la finalité de celle-ci.

Les pratiques d'écriture ordinaire

Tout d'abord, mon travail suppose de ne pas dissocier l'écrit de l'écriture, c'est à dire le produit écrit de l'activité qui consiste à écrire. Je m'intéresse autant à l'objet fabriqué qu'est le texte qu'au processus qui conduit à le produire. La nature et la fonction de l'écrit n'ont d'intérêt que replacées dans le cadre des conditions de production.

Ensuite, les travaux des premiers chercheurs ayant travaillé sur les écrits ordinaires donnent une acception assez large de ceux-ci. Ainsi, pour Michel Dabène, il s'agit :

d'« écrits produits par des scripteurs [...] dans des situations de leur vie quotidienne, personnelle, professionnelle ou sociale, par libre choix ou par obligation, des écrits non destinés à la lecture publique mais contribuant à l'instauration ou au déroulement d'une interaction de type transactionnel ou relationnel, le destinataire pouvant être, selon les cas, une institution, une personne sociale, une personne privée ou le scripteur lui-même » (Dabène 1990, 12).

Dans cette définition, on observe, en premier lieu, que le terme « ordinaire » renvoie au sens qu'en donne le langage commun : ce qui est conforme aux habitudes, à un ordre « normal » des choses. En second lieu, on note que l'écrivain¹ auquel il est fait référence est en principe un scripteur non-professionnel c'est à dire n'ayant pas pour activité principale d'écrire et ne tirant donc aucun revenu de l'activité d'écriture. Dans le cas considéré, la situation est un peu différente puisque les scripteurs que je souhaite observer sont bel et bien des professionnels de l'écriture. Toutefois, les écrits qui m'intéressent ici ne correspondent pas aux textes que les journalistes publient.

Mon propos est alors d'envisager ces écritures ordinaires comme une fenêtre ouverte sur la réalité des pratiques journalistiques. Ces dernières sont donc à chercher, comme l'écrit Michel de Certeau « dans cette multiple et silencieuse "réserve" de procédures » (De Certeau 1980, 106) que constituent les écritures ordinaires d'une salle de rédaction. Les analyser devrait permettre de reconstituer la genèse du travail rédactionnel et, mieux encore, comprendre les modes d'action journalistiques. Mon hypothèse est que les écritures ordinaires relèvent d'une pratique contraignante et normative au sens où elles s'inscrivent dans le cadre de prescription collective.

¹ Nous empruntons ce terme connu à Roland Barthes qui distingue, d'une part, l'écrivain qui, avec l'écriture, « travaille sa parole » et « accomplit une fonction » ; et, d'autre part, l'écrivain qui accomplit, lui, une « activité » commune à tous et pour qui l'écriture n'est qu'un moyen de transmettre un message (Barthes 1998, 153).

Corpus et méthode

Cette perspective de recherche me conduit donc à adopter une analyse ethnographique des écritures ordinaires des journalistes permettant d'être au plus près des conditions de travail. Ainsi, je pourrai observer certaines situations d'écriture, me doter d'un corpus précis d'objets écrits et recueillir également la parole des intéressés dans le cadre d'entretiens.

Cela m'a conduit à travailler sur une rédaction composée de plusieurs journalistes entretenant des relations professionnelles régulières et étroites, mais également suffisamment réduite pour garantir des conditions d'observation satisfaisantes. Nous avons choisi d'étudier une agence locale appartenant à un quotidien régional français, située dans une ville de moyenne importance, composée d'une petite dizaine de journalistes. L'agence élabore chaque jour six pages consacrées aux informations départementales et peut aussi alimenter, en fonction de l'actualité, les pages régionales du quotidien.

Dans le cadre de notre travail empirique, mon attention s'est rapidement portée sur l'agenda auquel recourt régulièrement l'équipe pour organiser sa journée. Son caractère ordinaire et la permanence de son usage m'ont convaincu d'en faire le cœur de ma recherche.

L'écriture ordinaire entre prescription et émergence dans le collectif

Mon propos est d'insister sur le fait que l'agenda, en tant qu'écrit ordinaire, possède deux dimensions relativement contradictoires.

Tout d'abord, le rôle de l'agenda dans la coordination du travail collectif s'avère non négligeable de par sa dimension prescriptive. L'observation montre que les premières heures de

la matinée ne sont pas uniquement consacrées à la hiérarchisation des rendez-vous dans l'agenda, mais aussi à la répartition du travail entre les différents membres de l'équipe. Chaque professionnel possède alors son propre programme qui alterne travail sur le terrain et rédaction des articles qui figureront dans les pages du journal. Dans l'agenda, cela se traduit par une série d'initiales (JB, PR, GA...) apposée face aux rendez-vous de l'agenda. Elles actent la « feuille de route » de chaque rédacteur. On note également la présence de « *retours d'écriture* » (Borzeix et Fraenkel 2001, 137) qui confirment que les actions ont été menées convenablement. Par exemple, des réponses sont apportées à des questions ou remarques formulées dans l'agenda. D'autres signes de rétroaction sont également systématiques. C'est notamment le cas de ceux qui indiquent la prise de photographies. La plupart des événements de l'agenda se voient ainsi accompagnés d'une croix dans un carré émanant d'autres mains que celles du prescripteur. En effet, le photographe note régulièrement dans le planning le travail effectué. La présence de ces signes ajoutés en bout de ligne atteste de la collaboration entre les rédacteurs et les photographes de l'agence. Nous voyons donc que l'agenda ne sert pas uniquement à faire savoir et à faire faire, mais aussi à faire preuve.

Ensuite, l'étude de l'agenda associée à celle des pratiques d'écriture montre que l'écrit peut aussi permettre à certains professionnels de s'imposer dans le collectif. L'agenda prépare le rubricage des pages que l'agence a en charge pour le quotidien régional. Dans la journée, un nouvel exercice d'écriture consiste par exemple à renvoyer les rendez-vous à des rubriques notées en toutes lettres dans l'agenda : « Vite dit », « Pratique », « 3 questions », « Zoom »... On note également que la même rubrique revient, parfois, à deux reprises dans la page, montrant les changements éditoriaux de l'équipe. Il arrive aussi que les pages de l'agenda témoignent d'une interrogation explicite quant au contenu d'une rubrique : « Interview 3

questions : Fouilles? Carnaval? Centre Social? » Ces indications montrent un travail en train de se faire.

De plus, ce travail sur le rubricage est pris en charge par essentiellement trois professionnels : le chef d'agence, son adjoint et le secrétaire de rédaction. Le fait que ces trois acteurs en particulier soient omniprésents dans l'agenda illustre l'existence de rapports hiérarchiques qui s'expriment à travers les modalités d'écriture. Les responsables de la rédaction s'auto-attribuent la coordination du travail par les marques successives qu'ils déposent dans l'agenda. Surtout, la présence régulière de la main du secrétaire de rédaction dans l'agenda illustre le rôle clef que celui-ci joue dans l'équipe : il définit avec les autres journalistes la taille et la nature des articles, suit le retour de ceux-ci, pare aux imprévus de l'actualité, etc. Ainsi, il intervient souvent dans l'agenda, ce qui l'amène à ajuster en permanence le planning préalablement fixé... jusqu'à défaire parfois, au fil de la journée, ce qui a été fixé par ses supérieurs, par exemple en faisant passer un événement d'une rubrique à une autre ou en attribuant une manifestation à un autre rédacteur que celui initialement prévu. Par conséquent, pour le secrétaire de rédaction, l'écriture dans l'agenda est une manière de marquer son territoire dans un espace réservé en principe à ses supérieurs. Non seulement il inscrit noir sur blanc son rôle de pivot dans l'équipe, mais il fait aussi des choix qu'il semble assumer grâce à l'agenda. L'agenda acte ses décisions; ses interlocuteurs, y compris ses supérieurs, n'ont finalement plus qu'à les constater.

L'écrit du travail ordinaire possède une double dimension. D'un côté, il confirme l'existence de rapports hiérarchiques et l'emprise que certains acteurs peuvent avoir sur d'autres. D'un autre côté, on voit que certains acteurs se servent de l'écrit pour s'imposer dans le collectif. L'écrit permet de mettre à distance les liens de subordination.

Ainsi, l'écrit peut être l'objet d'appropriation de la part de certains acteurs, comme pour le secrétaire de rédaction qui vient « empiéter » sur les prérogatives du chef d'agence. L'écriture ordinaire participe donc à la (re)distribution des rôles dans l'agence et devient l'instrument par lequel un acteur s'affirme dans le collectif.

* * *

Références

BARTHES, Roland (1998), *Essais critiques*, Paris, Seuil Points Essais.

BORZEIX, Annie et Béatrice FRAENKEL (2001), *Langage et Travail, Communication, Cognition, Action*, Paris, Édition du CNRS.

CERTEAU (de), Michel (1980), *L'Invention du quotidien, Arts de faire*, tome 1, Paris, UGE/10-18.

DABÈNE Michel (1990), « Éléments pour une analyse de l'activité scripturale », dans *LIDIL n°3: des Écrits (extra)ordinaires*, Grenoble, PUG-LIDILEM, p. 9-26.